

MEDECINE VETERINAIRE AU CONGO ET AU RUANDA-URUNDI DE 1885 À 1962

APERÇU GÉNÉRAL DES ACTIVITÉS ET RECHERCHES VÉTÉRINAIRES DANS L'ÉTAT INDÉPENDANT DU CONGO (1885-1908), AU CONGO BELGE (1908-1960) ET AU RUANDA-URUNDI (1916-1962)

J. Mortelmans

Beukenlaan 2, B-2020 Antwerpen

Sarton Medaille Lezing gehouden op 30 januari 2003 aan de Faculteit van de Diergeneeskunde in het kader van de Sarton Leerstoel voor de Geschiedenis van de Wetenschappen, Universiteit Gent. De tekst werd door de auteur in het Frans gesteld omdat dit niet alleen de taal is waarin het hier beschreven verleden voor het allergrootste gedeelte verliep, maar ook omdat het Frans de wetenschappelijke taal is die door de huidige diergeneeskundigen ter plaatse gebruikt wordt en in de toekomst allicht nog zal gebruikt worden. Een tweede gedeelte omtrent het diergeneeskundig personeel, het onderzoek en de eigenlijke diergeneeskunde zal in het volgende nummer van dit tijdschrift gepubliceerd worden. Het geheel is als brochure verkrijgbaar bij het Laboratorium voor Diergeneeskundige Parasitologie, UG (tel. 09/2647400).

PARTIE 1

TERRITOIRES, PEUPLES ET ANIMAUX

INTRODUCTION

Les activités vétérinaires des Médecins Vétérinaires belges diplômés de l'école de Médecine Vétérinaire de Liège et ensuite de l'école de Médecine Vétérinaire de Cureghem (Bruxelles) depuis sa création en 1836 et à l'Université d'Etat de Gand depuis sa création en 1933 se sont déroulées principalement en Belgique. Quelques rares diplômés se sont pourtant aventurés outremer dans des pays des zones tropicales ou subtropicales en dehors des pays qui furent pendant la période qui s'étend d'environ 1885 à 1962 des "Colonies belges" ou plus ou moins assimilables à ce statut: l'Etat Indépendant du Congo, le Congo Belge et le Ruanda-Urundi. Dans une étude fort complète basée sur des recherches approfondies Mammerickx (1967) a pu en identifier trois (Charles Tombeur, Désiré Bernier, Charles Lambert) à Santa Catalina, près de Buenos-Aires en Argentine, qui participèrent à la création du premier établissement d'enseignement supérieur vétérinaire sur le continent sud-américain en 1883; il en a retrouvé deux (Octave Dupont à Rio de Janeiro et René Stunard à Sao Paulo) au Brésil et un (H.Rucq) au Chili; le Pérou et la Colombie ont également sollicité recevoir des candidats mais sans succès. Vers la même époque, en 1882, Jules de Zuttere est

chargé d'un cours complet de médecine vétérinaire théorique et pratique à l'Ecole Impériale de Médecine Vétérinaire à Constantinople (Istanbul).

On a dû attendre début 1889 pour voir partir le premier vétérinaire belge, Eugène Meuleman, pour l'Etat Indépendant du Congo, qui deviendra en 1908 le Congo Belge; il y restera jusqu'au début 1892, un "terme" de trois ans seulement. Et puis il faut attendre plus de 10 ans, jusqu'en 1903, pour voir partir un deuxième vétérinaire belge au Congo; ce jeune candidat à une carrière coloniale, Maurice Willaerts, militaire comme Meuleman, y fera deux périodes de trois ans et mourra prématurément en 1910 à Bruges.

Mentionnons que plusieurs vétérinaires étrangers, neuf italiens notamment, ont effectué des services dans l'Etat Indépendant du Congo entre 1903 et 1906. Cette ouverture à des Non-Belges était réglée par le Traité de Berlin (1885) où ce territoire, pratiquement "Terra incognita" pour la plus grande partie, fut confié à Léopold II, Roi de la Belgique. Cette situation se poursuivra au Congo Belge jusqu'en 1960; on y trouvera des vétérinaires de plusieurs nationalités différentes, aussi bien au service du gouvernement que dans des sociétés privées; ceci n'était pas le cas à l'époque dans les autres colonies africaines, qui n'avaient pas du accepter cette clause spéciale de

“porte ouverte”, et qui restaient pratiquement chasse gardée pour les ressortissants de leur pays.

En 1908 l'Etat Indépendant du Congo devient le Congo Belge. Ce changement important semble davantage attirer les belges vers l'Afrique Centrale et à partir de ce moment plusieurs vétérinaires, comme d'ailleurs des médecins, ingénieurs et autres se font engager pour le service outremer. Pendant cette période jusqu'en 1914, une vingtaine de vétérinaires exercent au Congo Belge. Entre les deux guerres mondiales le nombre de vétérinaires dans les territoires d'outremer belges se situe entre 50 à 60, moitié belge, moitié étranger. Après la seconde guerre mondiale ces chiffres augmentent encore et on note environ 150 nouveaux engagements de vétérinaires, mais maintenant à prédominance belge (90 belges et 60 étrangers); parmi ces étrangers on notait un nombre important de vétérinaires, anciens combattants ou réfugiés, originaires des pays de l'Europe Orientale, surtout Polonais.

Vers la fin de la période coloniale, vers 1960 donc, il y avait environ 120 vétérinaires exerçant dans les territoires d'outremer belges, 67 étant au service du gouvernement; ce chiffre important était dû principalement au Plan Décennal pour le développement économique et social du Congo Belge (1950-1959) et du Plan Décennal pour le développement économique et social du Ruanda-Urundi (1952-1961). La carrière coloniale complète s'étalait sur 31 ans et 6 mois, soit 9 périodes de 3 ans et 9 congés de 6 mois; il était possible de prendre une “petite” pension après une “petite carrière” de 5 périodes. La plupart des sociétés d'élevage privées suivaient ce même régime. Mais ceux qui ont commencé leur carrière en Afrique après 1945 n'ont pu la terminer, pratiquement tous, à quelques rares exceptions près ont quitté les territoires belges juste avant ou immédiatement après les troubles politiques et militaires lors de l'accès à l'indépendance de ces pays.

Dans l'ensemble on chiffre le nombre de vétérinaires, belges et étrangers, qui ont travaillé dans les territoires d'outremer belges pendant la période coloniale, de 1885 jusqu'en 1960 pour le Congo Belge et jusqu'en 1962 pour le Ruanda-Urundi, à environ 230. Il y en a qui n'ont fait qu'un seul terme de 3 ans, comme Meuleman par exemple; la plupart de ceux engagés entre 1920 et 1930 ont fait une carrière complète, quelques uns, très rares sont même restés après leur carrière et, se sont fait engager par des sociétés privées ou se sont établis comme vétérinaires privés.

Les voyages Belgique-Afrique se faisaient exclusivement en bateau jusqu'en 1945. Après la deuxième guerre mondiale l'avion a commencé à remplacer progressivement les voyages en bateau quoique pas mal de coloniaux continuaient à préférer le bateau pour les “quinze jours de repos complet” surtout pour les voyages de retour; cela leur permettait de prendre avec eux leur voiture qu'ils avaient achetée au début de leur congé en Europe. Les ports d'entrée et de retour classiques après 1945, étaient Matadi, plus rarement Banana ou Boma et Lobito en Angola pour les gens du Kivu, du Katanga et du Ruanda-Urundi. Certains coloniaux des régions de l'Est n'hésitaient pas à s'aventurer pour un voyage en bateau de Mombasa (Kenya) à Trieste (Italie) et de commencer et terminer le voyage par leurs “propres moyens”. Quelques vrais aventuriers ont fait la traversée du Sahara en voiture.

LES TERRITOIRES "BELGES" EN AFRIQUE CENTRALE

La question peut se poser: dans quels pays, climats, et environnement les 230 vétérinaires ont dû travailler pendant la période coloniale qui s'étale de 1885 à 1962.

La colonie Belge - Etat Indépendant du Congo du 29 mai 1885 à 1908, devenu le Congo Belge du 15 novembre 1908 au 30 juin 1960 se trouve à cheval sur l'Equateur et s'étend du Nord au Sud entre les latitudes 5°18 N et 13°22 E et de l'Est à l'Ouest entre les longitudes 12°18 et 30°55 E. Le Congo Belge avait une superficie d'environ 2.344.000 km², ce qui représente 78 fois la surface du territoire de la Belgique (ce chiffre varie légèrement d'une source consultée à l'autre). Les deux pays, Ruanda-Urundi, sont occupés militairement par la Belgique depuis le mois de mai 1916 (prise de Kigali, la capitale, le 6 mai); ce régime change en administration civile le 1^{er} janvier 1919; ils reçoivent le statut de Mandat B (indépendance lointaine) de la Société des Nations le 20 juillet 1922 et le 25 août 1925 le territoire du Ruanda-Urundi est uni administrativement à la colonie du Congo Belge, dont il forme un vice gouvernement général. Enfin, le 13 décembre 1946 les deux pays sont placés sous un régime de tutelle par L'Organisation des Nations Unies (O.N.U.), la Belgique recevant le mandat.

Le Ruanda-Urundi s'étalait sur 54.172 km², donc presque deux fois la surface de la Belgique.

Au cours de cette étude le nom Ruanda-Urundi sera employé comme noms officialisés par la Société des Nations et l'Organisation des Nations Unies; les allemands

qui occupaient ces pays (Deutsch Ostafrika) jusqu'à leur défaite en 1916 employaient les mêmes dénominations. Ce n'est que lors de l'accès à l'indépendance (1962) que les autochtones des deux pays ont adopté les noms Rwanda et Burundi. La même chose s'est produite pour l'actuelle République Démocratique du Congo (R.D.C.) qui a été après l'accès à l'indépendance en 1960 d'abord la République du Congo, puis le Zaïre. Comme cette étude se termine vers la période 1960-1962 les noms officiels de cette époque seront également employés pour désigner villes et localités: p.ex. Léopoldville (= Kinshasa), Astrida (= Butare) Usumbura (=Bujumbura), etc.

La plus grande partie de la R.D.C. est constituée par la cuvette équatoriale verte dominée par le fleuve Congo (Zaire), qui en perçant les Monts de Cristal entre Léopoldville (Kinshasa) et la côte, a pu se déverser dans l'Océan Atlantique. Cette cuvette ("enfer vert") est bordée par des plateaux couverts par des savanes boisées ou herbeuses dans le sud et le sud-est du pays et par la chaîne de montagnes Congo-Nil au nord-est du pays. Dans l'ensemble on peut dire en gros qu'environ 50% du territoire se situe entre 500 à 1000 mètres d'altitude, environ 25% entre 300 et 500 mètres, environ 25 % entre 1000 et 2000 mètres et quelques minimes superficies du territoire se trouvent en dessous de 300 mètres (0,5%) ou au-dessus de 2000 mètres (0,8%).

Le Ruanda (25.338 km²), baptisé par des romanciers "Pays aux Mille Collines", touche au Nord à la chaîne des volcans dont certains dépassent même les 4000 mètres. Le pays, très fortement vallonné, où les rivières vont se déverser soit dans le lac Kivu, soit dans le lac Tanganyika, soit dans le lac Victoria en Uganda, se situe, à quelques rares exceptions près, au-dessus de 1400 à 1500 mètres. A l'ouest du pays se trouve la chaîne montagneuse Congo-Nil, très boisée à l'époque du mandat belge.

L'Urundi (27.835 km²) est, comme le Ruanda, un pays fortement accidenté, avec dans ses zones occidentales une chaîne de Montagnes, dont sort un plateau vallonné s'étageant en moyenne à environ 1800 mètres et descendant en déclivité douce vers l'Est. La descente occidentale est plus brutale et se termine dans une bande étroite de 2 à 3 Km de largeur à environ 750 à 800 mètres d'altitude qui touche au lac Tanganyika. Une autre zone de 10 à 20 Km de largeur à la même altitude s'étend dans la vallée de la rivière Ruzizi, qui se déverse dans le lac Tanganyika.

Les trois pays jouissent d'un climat tropical variable, très humide dans la cuvette centrale où il n'y a pratiquement pas de saison sèche, avec en bordure de

larges zones au Nord et au Sud qui connaissent 2 à 3 mois de sécheresse; l'extrémité Sud du Katanga (Elisabethville - Sakania) connaît une période sèche d'environ 6 à 7 mois; plus au Nord au Katanga et partiellement au Sud du Kasai la période sèche est moins prononcée et varie du Nord au sud de 4 à 6 mois. Dans le reste du Congo et du Ruanda-Urundi une large zone s'étend du Kwango-Kwilu, se prolongeant par le Nord du Kasai jusqu'au Sud du Kivu et au Ruanda-Urundi; elle connaît environ 3 à 4 mois de sécheresse. C'est l'altitude et la pluviosité, toutes deux étroitement associées à la température tropicale, qui détermineront en majeure partie où l'élevage bovin sera possible et se développera; la qualité des sols y jouera aussi son rôle, étant déterminante pour la nourriture herbacée qui sera à la base de l'élevage bovin extensif. Ces quatre variables, sol, altitude, pluviosité, température, n'interviendront peu ou pratiquement pas dans l'élevage des petits ruminants moutons et chèvres et parfois de porcs, qui vagabondaient dans les villages, en compagnie de quelques volailles de basse-cour; seuls au Ruanda-Urundi on rencontrait quelques "troupeaux" de moutons, qui étaient exportés en majeure partie au Congo Belge (Kivu). Il est évident que tous ces éléments de nature incontrôlables (altitude, pluviosité, température) constituaient un handicap sérieux au développement de "l'élevage amélioré"; seul l'élément "sol" est susceptible d'être manipulable, mais à quel prix.

LE FACTEUR HUMAIN

Jusqu'au 19^{ième} siècle l'Afrique Centrale de l'intérieur est restée une "Terra incognita" pour les Européens et avait la réputation d'être pratiquement impénétrable; les communications y étaient pour ainsi dire impossibles par l'absence de routes, surtout dans la grande forêt de la cuvette centrale. Le seul moyen de se déplacer sur de longues distances était la pirogue sur les lacs et les rivières.

Par contre les côtes avaient été explorées depuis l'Antiquité. Hérodote nous communique, qu'en 550 avant J.C., des navires avec à bord des Phéniciens, effectuèrent un voyage autour de l'Afrique, à partir de la mer Rouge en Egypte, autour du Cap au Sud et de retour par l'Afrique Occidentale et la Méditerranée. Les contacts des peuples autour de la Méditerranée, des Indes et de certaines régions de l'Asie du Sud sont connus par les écrits qui nous restent de cette période. Le Nil était exploré jusqu'aux grands lacs de l'Afrique Centrale où il trouve son origine. Des trafics commerciaux, éventuellement précédés par des guer-

res, existaient ; rappelons ici que les lions et autres fauves de l'époque de l'Empire Romain venaient en majeure partie de l'Afrique, sans oublier les éléphants d'Hannibal. La pénétration à partir du Sud a probablement été stoppée aux environs de l'actuel Katanga.

Au 15^{ème} siècle les grandes puissances maritimes européennes (Portugais, Hollandais,...) s'aventurent surtout le long des côtes de l'Afrique Occidentale et y établissent des factoreries et des postes de ravitaillement pour leurs navires. Le navigateur portugais Diego Cão découvre en 1482 l'embouchure du fleuve Congo et le remonte quelques années plus tard jusqu'aux premiers rapides. Il y découvre le Royaume de Congo, s'étendant sur l'actuel Angola, la R.D. du Congo et le Congo-Brazzaville. Des missionnaires catholiques suivent les navigateurs de près, y établissent des postes et pénètrent le pays au-delà de la région où Léopoldville sera établie.

Malgré l'établissement des postes commerciaux et missionnaires à la côte occidentale, on a dû attendre le 19^{ème} siècle et surtout sa seconde moitié, pour voir se réaliser la véritable pénétration jusqu'à l'intérieur du pays. A l'Est par contre la situation était différente ; la côte orientale à l'Océan Indien était colonisée depuis des siècles surtout par des Arabes avec comme point central l'île de Zanzibar. Des pénétrations par des Arabes à partir de la côte orientale ont eu lieu bien longtemps avant les explorations par les européens à l'ouest et les régions de l'est du Congo et le Ruan-da-Urundi étaient visitées par des Arabes ou arabisés qui y créent des factoreries et mosquées le long des voies de pénétration.

Les européens qui ont réalisé les grandes explorations, ont ouvert l'Afrique Centrale à l'Europe venaient des grandes puissances européennes: Burton, Speke, Baker, Schweinfurth, Cameron, Savorgnan de Brazza... Le plus grand nom est celui du médecin-missionnaire protestant écossais David Livingstone, qui a été le premier européen à avoir traversé le continent africain d'un océan à l'autre. Il entreprend plusieurs voyages et explore vers 1870 une grande partie du Sud-est du Congo où il relève l'existence de mines de cuivre au Katanga et y découvre les ravages commis par les esclavagistes arabes. Henry Morton Stanley (de son vrai nom James Rowland) est le mieux connu par les Belges; il était de nationalité britannique. Lors de son premier voyage africain il retrouve David Livingstone, le but de sa mission d'ailleurs qui lui avait été confiée par le journal "New-York Herald". Lors de son deuxième voyage, qui commence fin 1874 à Zanzibar, il arrive dans l'Est du Congo après des randonnées au-

tour des grands lacs du Centre Afrique; après de nombreuses péripéties il arrive au bord d'un cours d'eau qui se dirige vers le Nord et croit qu'il se trouve devant le Nil. Il s'agissait du Lualaba, qui prendra le nom de Congo une fois arrivé au Nord et puis se dirige vers l'Ouest et ensuite vers le Sud. Stanley suit le cours d'eau et arrive enfin aux Cataractes d'où il prend contact avec les Européens de la côte très proche; il arrive enfin à Boma le 7 août 1877.

Stanley avait enfin résolu le grand problème de l'identité des cours d'eau Congo-Nil ; il avait parcouru la grande cuvette centrale de Sud au Nord, puis vers l'Ouest et du Nord au Sud pour arriver enfin à l'Océan Atlantique. Il avait surtout rencontré des dizaines de chefs et potentats nègres, négocié avec eux, étudié leurs modes de vie et leurs habitudes, etc.

Puis suivent maintenant d'autres missions d'explorations auxquelles sont liées les noms de Stanley (de nouveau), de Junker, Elliot, Hanssens, Grenfell... et on arrive à 1885; la "Terra Incognita" devient l'Etat Indépendant du Congo, avec le roi Leopold II comme souverain.

Nous devons nous baser entièrement sur les récits de ces explorateurs et des premiers missionnaires pour nous faire une idée de la population humaine de cette immense région de l'intérieur de l'Afrique Centrale. Les anciens écrits portugais nous renseignent sur les peuplades autour de l'embouchure du fleuve Congo ; les régions de l'Est y compris du Ruan-da-Urundi, nous sont connues, très sommairement par des sources arabes. De toute façon on ne sait pratiquement rien du nombre d'indigènes qui habitent la région, ni de leur densité ; il y en avait relativement peu, ce qu'on peut déduire aussi du nombre relativement bas qu'on connaît depuis le temps des premiers recensements plus ou moins fiables qui se réalisaient dans la période entre les deux grandes guerres mondiales. Les hécatombes qui se produisaient lors des épidémies de Trypanosomiase vers la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle influençaient incontestablement l'accroissement de la population de façon négative, sans oublier nombre d'autres maladies tropicales qui régnaient à l'état endémique dans la région. Plusieurs expéditions d'exploration ou médicales de la période avant la première guerre mondiale nous fournissent des estimations et des chiffres approximatifs sur la population ; des grands noms de médecins sont liés à ces expéditions: Dryepondt, Moloney, Mageri, Dutton, Todd, Rodhain, Van den Branden... Vers la période 1920-1925 le Congo Belge aurait compté environ 9.500.000 habitants, ce chiffre atteignait 10.400.000 personnes, noirs et blancs vers

1940 et presque 14.600.000 vers 1960. Pour le territoire du Congo Belge ces chiffres nous donnent une image d'un pays très peu peuplé, surtout lorsqu'on songe à la migration vers les villes qui commençait à augmenter dans les années après la seconde guerre mondiale.

Le Ruanda-Urundi était décrit par les explorateurs Allemands vers la fin du 19^{ième} siècle comme un pays très peuplé, surtout comparé au reste de leur colonie de l'Afrique de l'Est. Les grandes maladies tropicales y existent évidemment en même temps que des affections particulières dues au climat d'altitude ; mais ces deux pays connaissaient aussi régulièrement des famines qui influençaient la mortalité et la natalité. Mais malgré tout le Ruanda-Urundi était très peuplé. En 1945 on y comptait 3.900.000 habitants, un peu plus de 2.000.000 pour le Ruanda et un peu moins de 2.000.000 pour l'Urundi, dont environ 4000 étrangers ; vers 1960 on y notait 4.850.000 personnes, dont 12.000 non autochtones, la moitié étant des belges.

Devant les énormes différences de la densité moyenne des populations entre le Congo Belge (5,5/km²), d'un côté et le Ruanda (85,5/km²) et l'Urundi (70/km²) d'un autre côté vers la fin de la période coloniale, devant les diversités dans le climat tropical et l'environnement au sol il faut prendre en considération l'existence, la création et le développement des élevages de différents animaux domestiques pour la consommation ou le commerce.

LES ANIMAUX

Les animaux sauvages

La situation est de nouveau très différente entre le Congo Belge et le Ruanda-Urundi. Ces deux derniers pays étaient au début de la période coloniale, qui commença vers la fin du 19^{ième} siècle, très densément peuplés en hommes et en bétail et formaient par ces phénomènes pour ainsi dire la grande exception dans toute la colonie allemande de l'Afrique de l'Est ; ceci avait comme première conséquence que le nombre d'animaux dits sauvages (lions, chacals, antilopes...) y était beaucoup plus faible comparé de nouveau au reste de la colonie allemande dans sa totalité (Serengeti !!!)

La situation était totalement différente dans pratiquement tout le territoire du Congo. Avant la création des villes il y avait une harmonieuse symbiose entre l'Homme et la faune sauvage. Les "quelques" gens qui y habitaient pouvaient se nourrir copieusement avec la viande du gibier et les poissons, abondamment

présents dans le grand bassin du fleuve Congo et les lacs. Les gens de la région de la côte atlantique, large de quelques dizaines de kilomètres seulement, importaient du bétail de boucherie plutôt comme un produit de luxe qu'un produit de première nécessité car la forêt, le fleuve et la mer étaient à leur disposition pour tout l'approvisionnement souhaité. La situation du Nord-Est (Ituri) se présentait d'une façon un peu différente du reste du territoire congolais. A l'Est il y avait quelques îlots où des invasions d'hommes et de bétail venant du Soudan et de l'Uganda venaient de créer une situation plus ou moins comparable à celle du Ruanda-Urundi, donc relativement très peuplé en hommes et bétail. Cette situation se retrouvait de façon relativement modeste au Kivu et au Katanga le long des grands lacs ; on y trouvait aussi du grand et petit bétail, mais peu de gibier, cette situation étant compréhensible car ni hommes ni bovins se souciaient des frontières la plupart du temps inexistantes ou inconnues et ne laissant pas beaucoup de place au gibier.

Mais la plus grande partie du Congo et de toute l'Afrique de la zone équatoriale d'ailleurs a pu être considérée, à la fin du 19^{ième} siècle et bien sûr avant aussi, comme la région du continent la plus peuplée en herbivores, en nombre et en variété. Il est impossible d'en déterminer le nombre, mais il s'agissait sûrement de plusieurs millions ; ces herbivores vivaient aussi "en symbiose (!)" avec les prédateurs (lions, hyènes...). Et on ne doit pas oublier non plus les singes, anthropoïdes et autres qui étaient consommés sans problème. Par la création des centres urbains et industriels un trafic de viande (de gibier bien-entendu) commençait à se développer. Et la création des cultures, des grandes plantations, des grandes sociétés d'élevage poussait le gibier survivant de plus en plus vers des sanctuaires, qui sont devenus heureusement des parcs nationaux où les animaux sauvages pouvaient bénéficier de protection, de surveillance, d'admiration par les touristes vers la fin de la période coloniale.

L'exploitation économique de certaines espèces d'animaux sauvages a retenu dès le début du 20^{ième} siècle l'attention des autorités. La capture et le dressage des éléphants dans le Nord-Est du Congo (Api, Gangaba-na-Bodio, Epulu) a commencé à l'initiative du roi Léopold II vers 1900 et existait toujours vers 1960. A Epulu se trouvait la station de capture et d'acclimatation de l'okapi. On a pensé longtemps à mettre sur pied un élevage d'autruches, comme en Afrique du Sud (Fratur, 1911 et 1912) mais cette idée n'a pas trouvé de réalisation ; un centre de dressage et d'élevage de zèbres et d'élans non plus. Un peu avant

l'indépendance du Congo un élevage de crocodiles était établi sur les rives du lac Albert au Nord Est de l'Ituri, mais n'a pas pu continuer suite aux troubles de juillet 1960. A Léopoldville et Elisabethville se trouvaient des jardins zoologiques bien équipés et servant aux loisirs du public local et comme "salle d'attente" pour des animaux devant être expédiés en Europe et en Amérique du Nord. Des vétérinaires belges étaient mêlés à la conception et la création de ces initiatives et projets; ils se sont distingués surtout dans les études éthologiques et pathologiques de la faune sauvage; leurs conseils étaient également régulièrement sollicités lorsque des épizooties se manifestaient dans les grandes réserves de fauves sauvages et les parcs nationaux.

Les animaux domestiques

Les bovins

L'intérieur de l'Afrique Centrale étant à l'époque une "Terra incognita", il est évident que pratiquement rien n'est connu de la présence d'un cheptel bovin jusqu'à la fin du 19^{ième} siècle. Les premiers explorateurs nous informent qu'uniquement dans la région côtière atlantique et à l'Est, en Ituri et au Kivu, il y avait du bétail bovin. Le bétail bovin rencontré à l'Ouest était du bétail destiné à l'abattage et pas du tout à l'élevage, au moins au début de la période coloniale. Le Ruanda-Urundi par contre, faisant partie à l'époque de la colonie allemande Est-Africaine, se voyait "rempli" de bovins; un trafic de migration existait d'ailleurs vers les régions de l'Est du Congo, où des immigrants s'établissaient avec leur bétail sur les rives des lacs Kivu et Tanganyika.

N'oublions pas que le bétail bovin n'existait originellement pas en Afrique; il y est venu par des migrations commençant il y a des millénaires en provenance de l'Asie. Ce qui explique en grande partie l'absence de bovins dans la grande cuvette centrale à la fin du 19^{ième} siècle.

Les premiers européens occupant les factoreries et les premiers missionnaires qui se sont établis dans la région côtière autour de l'embouchure du fleuve Congo importaient du bétail de boucherie de l'Angola et de la côte sud-ouest de l'Afrique; seuls les missionnaires faisaient quelques efforts pour mettre en route l'élevage bovin, les animaux étant destinés à la fois à la boucherie et au trait. Cette situation existait avant 1885 et se poursuivit jusqu'au début de 20^{ième} siècle. Mais dès que l'Etat Indépendant du Congo devint une réalité politique, l'élevage bovin prit de l'ampleur et

pénétra à l'intérieur du pays. Lorsqu'on considère à part les régions d'altitude de la crête Congo-Nil à l'Est du pays (Haut-Ituri) et le long des grands lacs, le territoire de l'Etat Indépendant comptait vers 1900 près de 1000 têtes de bovins et 5000 en 1905. Ces chiffres évoluèrent pour la totalité du Congo Belge par l'importation, et par l'élevage sur place, vers environ 380.000 en 1938; en 1945 il n'en restait que 200.000 mais ce chiffre remonta à 1.035.000 à la fin de la période coloniale, un peu moins de 500.000 étant entre les mains d'éleveurs européens, le reste entre les mains d'éleveurs africains.

Le Ruanda-Urundi qui fut colonisé par l'Allemagne vers la fin du 19^{ième} siècle (Usumbura fut fondé en 1899), connaissait un gros cheptel bovin, mais les chiffres nous manquent. La Belgique occupa le pays à partir de mai 1916; jusqu'à 1920 on se consacra à la pacification du pays déchiré par des luttes intestines, pendant que l'unique richesse naturelle, le bétail, était décimé par des épizooties. A la fin de la deuxième guerre mondiale on a pu recenser 870.000 bovins, chiffre qui atteignait 1.030.000 vers 1961, soit 563.000 au Ruanda et 467.000 en Urundi.

Le bétail bovin qui existait au Ruanda-Urundi depuis des siècles pénétrait petit à petit en territoire congolais au travers de ses frontières et le long des rives des lacs Kivu et Tanganyika.

En plus de ce mouvement de migration vers le Congo, l'introduction des bovins se réalisait par trois routes: au Nord Est (Haut Ituri) à partir du Soudan; mais ici la présence du gros bétail était connue de très longue date. Les deux autres voies de pénétration furent la région de l'embouchure du fleuve Congo et le Katanga dans le Sud-est et datent de la fin du 19^{ième} siècle et le début du 20^{ième} siècle, se prolongeant jusqu'au début de la deuxième guerre mondiale (1940).

Au Bas Congo des stations d'élevage furent créées: Zambi, Kitobola, Dolo. Les missions catholiques et des sociétés privées commencèrent à s'intéresser à l'élevage: l'île de Mateba, Kisantu, Kimpese, Moanda... Zambi par exemple possédait 100 bovins en 1900, 815 en 1909. Mais il ne faut pas se faire de grandes illusions en ce qui concerne une politique zootecnique; la station possédait plusieurs variétés de bêtes bovines, dont l'origine était complexe et assez obscure. Cependant les types prédominants y ont été laissés par des reproducteurs de race "Madère", introduits à plusieurs reprises. Quelques bêtes provenaient de races hollandaises, qui avaient été introduites aussi à l'île de Mateba. D'autres races y furent aussi trouvées, y compris de taureaux belges, plus les pro-

duits des croisements. Les épidémies provoquent parfois des ravages: tuberculose, avortement, pleuropneumonie (venant de l'Angola), piropaludisme etc.

La compagnie de Mateba commença en 1886 l'élevage du gros bétail, pour nourrir les gens employés aux huileries, et ensuite pour fournir des boeufs de boucherie à la Compagnie du Chemin de fer du Bas Congo à Léopoldville. L'élevage a démarré avec des animaux en provenance de la côte Sud Africaine et de l'île de Madère; le nombre d'animaux atteignit plus de 6000 têtes vers 1910.

Mais le grand succès de l'élevage dans le Bas Congo a commencé avec l'introduction du bétail de race "des lagunes" ou la race "Dahomey"; quoique de petite taille cette race était très intéressante pour sa "trypanotolérance". En 1904, 50 bêtes furent introduites par un planteur du Mayumbe; on retrouve ces bêtes aussi à Zambi, à la mission de Kangu, grâce à d'autres importations, d'où la race se répand dans tout le Bas-Congo et même au-delà tout le long du fleuve Congo. Ce bétail est très rustique et bien adapté aux régions pauvres; il possède de bonnes aptitudes bouchères à rendement relativement élevé en viande, environ 50%. Le poids vif de l'animal adulte est de 150 à 200 kilogrammes, mais il y a des animaux qui peuvent peser 250 à 300 kilogrammes à condition qu'ils aient de bons pâturages et de l'eau potable à leur disposition. Ces animaux aiment la vie libre, en petits troupeaux de 3 à 6 bêtes; par ce fait ils s'accommodent facilement du métayage, procédé qui a été introduit avec succès au Bas-Congo par des missionnaires, des sociétés et même par l'Administration elle-même. Ce système fut lancé vers 1930 et connut un succès numérique incontestable; par contre il créa des problèmes comme des litiges fonciers par la répartition inégale du cheptel dans une région devenant densément peuplée; il y avait des conflits provoqués par la divagation du bétail etc. Malgré les aspects négatifs au début, le système s'améliorait progressivement, surtout par le fait que l'emprise vétérinaire devenait de plus en plus une réalité après 1950: castrations, contrôle sanitaire, blocs à lécher, parcours aménagés, clôtures, organisation de la commercialisation, etc.

Une autre race trypanotolérante, la race N'Dama, originaire du Massif Montagneux du Fouta-Djalou en Guinée, a été introduite au Bas Congo vers le début des années vingt. C'est aussi une race de petite taille, mais plus grande que la race Dahomey. C'est une race très rustique, qui résiste bien à la chaleur humide. Après son introduction au Congo la race fut croisée avec la race Dahomey et comme c'était à prévoir, avec

la multitude d'autres races importées et leurs croisées. Heureusement quelques noyaux de la race N'Dama pure furent conservés et ceux-ci ont été pour une grande partie à la base de l'extension, de l'exploitation et de la renommée de cette race au Congo, au Zaïre et en R.D. du Congo. Des noyaux se retrouvaient à la mission de Kisantou, à la Compagnie frigorifique de l'île de Mateba, à la Compagnie Jules van Lancker (J.V.L.) et à d'autres entreprises. Mais à l'époque les "croisements" étaient à la mode en vue d'améliorer de plus en plus le rendement. D'un autre côté les animaux issus des croisements avec d'autres races, le zébu inclus, ne montraient pas une résistance (tolérance) suffisante à la trypanosomiase et à partir de la fin de la deuxième guerre mondiale on a cherché à reconstituer par absorption la race N'Dama, sous sa forme pure. La compagnie J.V.L. y a joué un rôle prédominant reconnu internationalement.

Mais pour faire prospérer ce bétail N'Dama de race pure, il a fallu soigner l'environnement, améliorer les pâturages, bien contrôler les feux de brousse, organiser rationnellement les terrains de pacage et les points d'eau, surveiller régulièrement la conduite des élevages et "last but not least", assurer un contrôle vétérinaire permanent et efficace. Nombre de vétérinaires se sont distingués dans la conception, la mise au point, l'organisation et l'exécution de tous ces travaux, surtout entre 1920 et 1960 dans le Bas Congo.

Le bétail N'Dama, élevé dans les conditions difficiles de climat et d'environnement qui règnent dans le Bas-Congo accuse des performances extraordinaires, malgré la présence d'un nombre considérable de différentes espèces de glossines et tiques, hôtes transmetteurs des grandes maladies tropicales importantes, mais surtout grâce à sa trypanotolérance et au dévouement, travail assidu et amour professionnel des vétérinaires et éleveurs qui ont oeuvré dans des conditions humaines et professionnelles parfois très difficiles du Bas-Congo. Ici on doit mentionner tout particulièrement les réalisations à Kolo (Bas Congo) et à Mushie (Bandundu) de la Compagnie Jules Van Lancker où des dizaines de milliers de bovins de la race N'Dama ont été élevés en élevage extensif comme nulle part ailleurs en Afrique. Des poids de 450 à 550 kilogrammes sont notés chez des taureaux de 6 ans, des rendements à l'abattage s'élèvent à 54 pour cent de moyenne (maximum 58, minimum 52 pour cent).

Une autre race à haute performance, la race Afrikander, a été introduite au Katanga et elle s'est répandue surtout dans les grands élevages industriels du Katanga et du sud-Est Kasai. Cette race de type zébu

est originaire de l'Afrique du Sud où elle a été créée et fixée au début de vingtième siècle par des croisements entre zébus et taurins. L'Afrikander est un animal de grand format, le poids du mâle adulte peut atteindre 900 Kg. Il est sensible à la trypanosomiase mais présente un haut degré de tolérance vis-à-vis des grandes maladies transmises par des tiques. Il s'adapte à la vie en pâturages semi désertiques aux fourrages grossiers et aux parcours où les points d'eau sont éventuellement rares. Par ces conditions l'Afrikander était le premier choix de l'élevage extensif en ranching qui s'est surtout développé dans le Sud-Est de la colonie où les pâturages sont plutôt du type steppique. Des grands noms sont liés à l'introduction de cette race à la Colonie: Professeur Edm. Leplae, ingénieur agronome et premier Directeur Général de l'Agriculture au Ministère des Colonies; Professeur J.L. Frateur, médecin vétérinaire et Professeur à l'Université Catholique de Louvain, F.X. Carlier, et autres vétérinaires. Il est intéressant de noter que les grandes sociétés d'élevage du Katanga et du Kasai (SEC, Pastoral, Grelco...) employaient aussi bon nombre de vétérinaires Non Belges, surtout suisses. Ces grandes sociétés d'élevage comptaient des dizaines de milliers de têtes de bétail; à côté de celles-ci il y avait des petites sociétés et même des colons privés qui possédaient des troupeaux de 800 à 7000 bêtes.

A côté de ces races dominantes (Dahomey, N'Dama, Afrikander) au Congo, il y a eu des introductions d'une grande variété de races étrangères, européennes surtout (Pie-Noire hollandaise, Jersey, Brune des alpes) mais aussi asiatiques (Sahiwal, Red Sindhy, Tharparkar). Toutes ces races avaient comme mission de créer une production laitière supérieure à celle des races locales, ou bien d'améliorer le rendement zootechnique des races "locales" (Lugware, Bahema, Alur, Bashi en Ituri et au Kivu) ou antérieurement importées, mais ne donnant pas le rendement espéré du point de vue précocité, qualité et poids de la viande et surtout du lait. La race Friesland, déjà depuis longtemps adaptée à l'Afrique du Sud fut importée vers les grandes villes industrielles du Katanga (Elisabethville = Lubumbashi, Jadotville = Likasi) où des petits colons y possédaient des troupeaux laitiers qui atteignaient parfois parfois 60 à 80 vaches laitières. Ces animaux réclamaient évidemment des soins vétérinaires semblables à ceux qu'on leur prodigue en Europe; mais en outre il y avait les maladies tropicales comme l'anaplasmose, la trypanosomiase, la piroplasmose, la streptothricose...

Au Ruanda-Urundi le bétail bovin appartient au type zébu ou pseudo zébu, mieux connu comme la race dite Ankole. Cette race qui a été créée en Ethiopie par le croisement entre des taureaux rectilignes à longue cornes et des zébus à bosse cervico-thoracique, s'est individualisée en trois sous-types: Bahema, type de bétail de grande taille que l'on rencontre à la frontière du Soudan dans le N.E. du Congo; Bashi, bétail de petite taille qu'on trouve au Sud-ouest du Kivu dans les environs du lac Kivu et le sous-type Watutsi qu'on trouve au Ruanda-Urundi. Le bétail Watutsi est en général de grand format, il joue un rôle très important dans la vie sociale des deux pays et bien encadré il donne une production laitière pouvant atteindre 900 à 1000 litres avec un taux de matières grasses fluctuant entre 4 à 7%. La production de viande peut être intéressante et les boeufs possèdent un bon potentiel de traction. Des croisements avec plusieurs autres races furent essayés, surtout dans le but d'améliorer la production laitière, mais la conclusion générale de toutes ces expérimentations fut plutôt négative. La dernière dans la série, la race asiatique Sahiwal fut également introduite vers la fin de la période coloniale dans le but de réaliser des croisements pouvant donner des paramètres zootechniques plus performants, mais une diminution de la résistance aux maladies fut le principal handicap. Vers 1960 il y avait au Ruanda-Urundi un peu plus de 1.000.000 de bovins, chiffre qui à l'époque était déjà considéré par certains comme trop élevé, tenant compte de la pression humaine, de la disponibilité des terrains et de la présence d'une population ovine et caprine très élevée.

Ovins et caprins

Ovins et caprins étaient les "animaux domestiques" les plus connus et répandus au Congo et au Ruanda-Urundi longtemps avant la période coloniale. Ils servaient au troc, à la dot, à l'autoconsommation; les chèvres étaient consommées partout, ainsi que leur lait, par contre les moutons étaient moins appréciés, à certains endroits. Au Nord du Ruanda par exemple, ils n'étaient pas mangés; les troupeaux entiers passaient la frontière vers le Kivu au Congo, certains étaient même acheminés vers Léopoldville et le Bas-Congo à la fin de la période coloniale.

En milieu coutumier, moutons et chèvres ne faisaient l'objet d'aucuns soins particuliers; ils vagabondaient dans les villages à la recherche de nourriture. Quelques tentatives d'introduction de races étrangères ont eu lieu mais n'ont pas connu un véritable succès durable. L'intérêt des vétérinaires était surtout

axé sur le potentiel pathologique du petit bétail en rapport avec le gros bétail ; les quelques publications sur ces deux espèces animales sont plutôt rares mais commencent à partir du début de la présence permanente de vétérinaires belges au Congo (C. Van Damme 1911, G. De Greef 1916...).

Le nombre de moutons et de chèvres n'était pas important au Congo Belge lorsqu'on tient compte du nombre de la population humaine et de la superficie du territoire ; vers la fin de la période coloniale il y avait environ 2.700.000 moutons et chèvres, dont environ 1 quart de moutons et trois quarts de chèvres. Dans les années cinquante une tentative de monter un élevage de mouton "caracul" a eu lieu au Katanga, avec succès. Mais avant que des réalisations palpables soient obtenues, la fin de la période coloniale a aussi amené la fin de l'élevage du mouton caracul. Par contre au Ruanda-Urundi il y avait "trop" de moutons et de chèvres lorsqu'on prend en considération la densité de la population, la densité du gros bétail et la superficie disponible pour l'agriculture et l'élevage: il y avait environ 500.000 moutons et 1.500.000 chèvres. Ces chiffres comparés à ceux du Congo Belge, montrent une différence d'environ 1 à 30 lorsqu'on tient uniquement compte des superficies des territoires des pays respectifs.

Porcs et Volailles

Les premiers missionnaires et explorateurs ont trouvé évidemment des porcs, des poules et des canards "domestiques" aux territoires du Congo et du Ruanda-Urundi. Ces animaux d'origine locale, de rendement médiocre ou minime, rodaient partout dans les villages à la recherche de nourriture dans les déchets et étaient consommés par les indigènes lorsqu'une occasion se présentait. En outre la poule et les oeufs étaient le cadeau "d'office" pour le "Blanc" voyageant en brousse. Quoique à première vue de moindre importance, ces animaux retenaient déjà l'attention des premiers vétérinaires avant la première guerre mondiale. Mais c'est surtout après 1945 que l'introduction de races améliorées de porcs et de volailles (Rhode Island, Leghorn..., Piétrain, Yorkshire, Large White) dans un but de les croiser avec les animaux indigènes et surtout d'organiser un élevage avec ces animaux de races pures à haut rendement, a pris de l'essor. Entretemps l'industrialisation des élevages porcins et aviaires permettait de valoriser les productions agricoles et agro-industrielles locales (maïs, manioc, tourteaux...). A partir de la fin des années 40, porcs et volailles retenaient pleinement l'attention des services zootechni-

ques et vétérinaires, non seulement pour l'intérêt productif mais aussi par la pathologie spécifique de ces espèces animales (peste porcine africaine, maladie de Newcastle...).

L'élevage de porcs et volailles améliorés à haut rendement a été organisé surtout où des grands marchés existaient ou se créaient: dans le Bas-Congo pour approvisionner Léopoldville, en Province Orientale pour les marchés de Stanleyville et les centres miniers du Nord-est, au Kivu et à Usumbura et surtout au Katanga pour répondre aux besoins croissants en produits "de luxe" réclamés par les populations des grandes villes (Elisabethville, Jadotville, Kolwezi, Kamina) et des sociétés minières et industrielles. La station expérimentale de Keyberg à Elisabethville a joué un grand rôle de pionnier dans le domaine porcin, ainsi que d'ailleurs dans les expérimentations en matière de productions laitières et la sélection de géniteurs bovins. Des résultats remarquables y furent notés à la fin de la période coloniale ; l'âge moyen de la première mise bas des truies était de 12 mois, on arrivait à cinq portées en deux ans....

Mais les "industries ou semi industries" de porcs et de volailles réclamaient une présence continue et très active de la part du service vétérinaire: à côté de quelques maladies tropicales très spécifiques, comme la trypanosomiase à *Trypanosoma simiae* chez les porcs, il y avait toute la panoplie des maladies "ubiquitaires" (coccidiose, paratyphose, rouget, toute une gamme de maladies virales.). Une bonne organisation des interventions, des campagnes régulières de vaccination, des traitements préventifs et thérapeutiques ont contribué à des réalisations exemplaires en matière de production animale avec les races "dites améliorées ou sélectionnées européennes".

Le nombre de porcs sous contrôle se situait aux environs de 400.000 au Congo Belge vers 1960; au Ruanda-Burundi le chiffre était relativement bas à cause de la présence massive de *Taenia solium* chez le porc, parasite qui pouvait être très dangereux, voire mortel, pour l'homme; en outre, comme il y avait déjà une présence d'une population musulmane relativement importante à Usumbura, la capitale et les centres urbains, l'administration coloniale ne tenait pas beaucoup à promouvoir l'élevage porcin; l'idée que le porc mangeait "les mêmes aliments" que l'homme, y était co-responsable d'un intérêt moindre pour l'élevage porcin.

Le nombre de poules de races améliorées n'est évidemment pas connu, étant continuellement très variable. Des poussins d'un jour étaient importés par milliers par avion de Belgique, de France... Une véritable

industrie de poules pondeuses et de poulets de chair était mise sur pied autour des grandes villes et centres industriels pendant les années 50; elles dépendaient évidemment aussi d'une surveillance et attention continues des services vétérinaires: vaccinations, conseils, chimiothérapie etc. Malheureusement ces contacts constants furent interrompus lors des troubles au moment de l'indépendance en 1960-1962 et n'ont pratiquement jamais pu reprendre après, avec des suites fâcheuses pour les productions animales dans les trois pays.

Chevaux, Anes et Mulets

Le cheval n'est pas indigène en Afrique Centrale et partout où il s'y rencontre, il a été importé. Les premiers sujets furent introduits dans le Bas-Congo immédiatement après 1885; ces premiers chevaux importés venaient de Belgique, d'Espagne, d'Italie, du Portugal... du Sénégal. L'âne fut également importé de France, d'Italie,... et les croisements entre ânes et chevaux produisaient des mulets. D'autres importations ont eu lieu au Nord à partir du Soudan, au Sud au Katanga en provenance d'Afrique du Sud. L'âne est connu pour sa force de portage de lourds fardeaux. Le cheval est connu comme la meilleure monture dans les sentiers difficiles. Des essais d'élevage

furent montés à Boma, Zambie... et aussi à l'intérieur du pays. Mais du point de vue agricole, le cheval ne rendit pas les services que l'on obtient du boeuf. L'âne et le mulet, par contre, plus rustiques et moins exigeants que le cheval, quant à l'alimentation e.a., s'acclimèrent mieux.

Mais les grands obstacles furent les maladies, surtout la peste équine et la trypanosomiase; les chevaux y étaient très sensibles, les ânes et les mulets résistèrent mieux.

N'empêche que les chevaux ont rendu d'énormes services au coloniaux comme animaux de selle et de trait; les ânes surtout comme animaux de portage et de traction légère et parfois aussi comme animaux de selle. Malgré que la vaccination efficace contre la peste équine et les médicaments contre la trypanosomiase devenaient disponibles après la deuxième guerre mondiale, les chevaux et même les ânes et mulets furent remplacés par la motorisation et les quelques chevaux que l'on pouvait encore rencontrer à la fin de la période coloniale se trouvaient dans les cercles hippiques des grandes villes ou à gauche et à droite chez un colon particulier comme animal de luxe; tous ces animaux réclamaient une surveillance vétérinaire constante du point de vue peste équine, maladies tropicales... .